

marbraient le sol sableux : ça et là des débris sanglants et des lambeaux humains avaient été oubliés par les bandits enlevant à la hâte leurs morts et leurs blessés.

L'amoncellement de rochers broyés dans leur chute et comblant à demi une partie du chemin creux :

Les canons enlevés et leurs affûts brisés :

Tout témoignait de l'irrésistible violence de l'attaque devant laquelle les pirates avaient dû fuir ou succomber.

John Huggs, après avoir examiné le terrain, se dit que pareille agression ne pouvait se renouveler, et il fit réparer et remettre la barrière.

Puis, ayant fait remplacer les deux canons enlevés par ceux qu'il avait amenés, il rassembla ses bandits et donna devant eux ses instructions au lieutenant qui devait les commander.

Et ajouta en terminant :

— Si vous ne pouvez résister, si vous vous apercevez que l'on tourne, battez en retraite précipitamment et ne vous laissez pas prendre.

— Quand l'ennemi sera dans cette position, je me charge de le déloger.

Le capitaine prononça ces derniers mots en homme parfaitement sûr de son fait : puis il s'éloigna et disparut dans les rochers.

Vingt minutes plus tard, il avait rejoint la Couleuvre et sa nombreuse troupe, qui stationnaient sur un point culminant de la chaîne de montagnes.

De cet endroit, on découvrait de vastes espaces et le regard pouvait plonger jusqu'au fond des plus étroites gorges.

On dominait la barrière du chemin creux et ce chemin lui-même sur une partie de son parcours.

John Huggs examina attentivement cette formidable position et promena un regard satisfait autour de lui.

— Eh bien ! lui demanda la Couleuvre, n'ai-je pas eu une bonne idée ?

— Excellente ! fit le capitaine.

— Ce mamelon est une véritable forteresse.

— Il est impenetrable et presque inattaquable, car on ne peut le canonner que bas en haut.

— Décidément, personne ne passera sans notre permission.

Et, s'adressant à son lieutenant, John Huggs ordonna :

— Allons ! à l'œuvre !

— Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Les canons d'abord !

Aussitôt les pièces d'artillerie furent mises en batterie derrière un épais rempart naturel de rochers et de terre, dans lequel furent pratiquées des embrasures.

Et, tandis que s'opérait ce travail, de nombreux caissons pleins de projectiles étaient rangés à l'abri d'une seconde ceinture de rochers et à portée des artilleurs.

Ces premières dispositions prises, John Huggs divisa sa troupe en plusieurs compagnies et garnit de nombreux tirailleurs les approches de la position, ainsi que diverses crêtes faciles à défendre et les abords de ce chemin creux, cette seule voie dans laquelle devait s'engager la caravane pour atteindre la montagne du Nid-de-l'Aigle.

Grâce à l'énergie et à l'étonnante activité de John Huggs, tous ces préparatifs s'exécutèrent très rapidement.

Il n'était pas midi quand ils se trouvèrent complètement terminés, et quand le capitaine, ayant rejoint la Couleuvre, lui dit avec un sinistre ricardement :

— Nous le tenons enfin, ce noble comte de Lincourt, lui et ses invincibles trappeurs !

Certes, le chef des pirates pouvait espérer d'écraser la caravane, si, comme tout le faisait supposer, le comte marchait en avant.

Dans une position aussi formidable que celle occupée par son artillerie, John Huggs pouvait couvrir de plomb et de fer le seul défilé praticable pour des wagons et des chevaux : il pouvait tout broyer sans craindre qu'on lui ripostât.

Un seul plateau dominait sa batterie, et il aurait été possible, tirant de cet endroit élevé, d'empêcher le service des pièces : mais le danger n'était pas plus là qu'ailleurs : comment supposer en effet que l'on arrivât à monter de l'artillerie sur ces pentes à peine accessibles pour des hommes à pied.

Jamais la caravane n'avait couru un danger aussi grand que celui auquel allait l'exposer la marche en avant.

L'embuscade était organisée avec une admirable habileté.

C'était un obstacle que l'on ne pouvait ni vaincre ni éviter. . .

Leur piège tendu, John Huggs et la Couleuvre, l'oreille au guet et le cœur plein d'espoir, pareils à des animaux de proie, attendirent leurs victimes.

Quand M. de Lincourt fut rentré dans sa tente, Tomaho et Sans-Nez se regardèrent un moment comme pour se demander :

— Qu'allons-nous faire ?

— Ma foi ! dit le Parisien, puisque notre mission est terminée, je crois que nous pouvons nous reposer en attendant le jour.

— Je vois que le comte a besoin de réfléchir avant d'arrêter son plan de bataille.

— Mon frère a raison, fit le géant.

— Moi je vais aller voir Conception.

— Et tes canons ? dit Sans-Nez.

— Tu ne les portes pas au pare d'artillerie.

— Je les porte, répondit Tomaho en ramassant les pièces et en s'éloignant.

Au point du jour, M. de Lincourt qui n'avait pas fermé l'œil depuis son entrevue avec Sans-Nez et Tomaho, fit appeler M. de Senneville et le colonel d'Éragny.

En quelques mots, il les mit au courant de la situation et termina en disant :

— Il faut que ces pirates aient rusé bien adroitement pour échapper aux recherches de nos éclaireurs et de nos batteurs d'estrade.

— Évidemment ils ont suivi une route connue d'eux seuls pour arriver avant nous dans ces montagnes.

— Quoi qu'il en soit, j'ai commis une faute en divisant nos forces et en laissant au pied du Nid-de-l'Aigle l'élite de ma troupe.

— Je crois enfin, messieurs, que nous allons être obligés d'engager une lutte terrible et de laquelle nous ne sortiront peut-être pas vainqueurs.

— Je me garderais d'exprimer cette crainte devant qui que ce soit, mais à des hommes de votre valeur et de votre caractère, je dois faire connaître toute ma pensée.

— Avant de prendre aucune mesure sérieuse, j'ai tenu à vous consulter : et maintenant que vous pouvez envisager le péril dans toute sa gravité, éclairiez-moi de vos conseils.

— Mon cher comte, dit le colonel après quelques moments de réflexion, je crois que nous ne devons pas laisser aux pirates le temps de s'établir fortement dans leurs positions et qu'il faut les assaillir sans aucun retard.

— Nous pouvons perdre beaucoup de monde dans une seule affaire ; mais n'en perdrons-nous pas en différant notre attaque ?

— Nous pouvons d'ailleurs espérer que les trappeurs qui sont au Nid-de-l'Aigle trouveront le moyen d'opérer une diversion sur le derrière de l'ennemi.

— Voici qui entrerait assez dans mes vues, dit le comte.

— Attendre, différer, c'est nous épuiser en escarmouches et nous faire tuer en détail.

— Qu'en pensez-vous, baron ?

— Moi, répondit M. de Senneville, je suis moins pressé d'entamer la lutte.

— Toutefois je ne saurais me prononcer avant de connaître exactement les forces des pirates et d'être parfaitement renseigné sur les dispositions qu'ils ont prises.

— Avez-vous un homme : un seul, capable d'explorer les montagnes et de se rendre compte exactement des forces que nous aurons à repousser ?

— Je dis un seul homme, car une troupe d'éclaireurs opérerait moins facilement et donnerait l'éveil aux pirates.

— Votre avis est des plus sages, dit le comte, et je vais en profiter sans perdre une minute.

— J'ai un vieux trappeur que Grandmoreau estime fort et qui nous a déjà rendu de pareils services.

Et s'adressant au planton qui se promenait devant la tente, il lui ordonna :

— Qu'on fasse venir Touchard !

Quelques minutes après, le vieux trappeur se présentait devant son chef.

C'était un homme de cinquante-cinq à soixante ans, aux cheveux et à la barbe grisonnants, au visage brisé, hâlé, tanné par l'air vif de la savaane.

Court, trapu et large d'épaules, il devait être d'une force peu commune.

Son œil vif et pétillant d'intelligence s'abritait sous d'épais sourcils broussailleux qui donnaient à sa physionomie un air dur, mais non repoussant.

C'était un véritable type de montagnard basque.

M. de Lincourt lui expliqua rapidement ce dont il s'agissait, et insista surtout sur la rapidité avec laquelle devait être opérée la reconnaissance.

Touchard écouta sans faire une seule observation.

Puis, le comte ayant cessé de parler, il demanda :

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Bon ! fit le trappeur en jetant sa carabine sur son épaule.

— Je me charge de l'affaire.

— Dans deux ou trois heures, vous aurez de mes nouvelles.

Et il s'éloigna en sifflant une fanfare de chasse.

M. de Lincourt, parfaitement décidé à ne pas rester dans l'inaction, quel que fût le rapport de Touchard, donna l'ordre de tout préparer pour se remettre en marche.

Il fit distribuer des cartouches, des vivres, et veilla lui-même à ce que la levée du camp eût lieu dans les meilleures conditions.

Sans annoncer positivement qu'on allait se battre, il le laissa pressentir en invitant tout le monde à prendre les précautions nécessaires pour exécuter une marche longue, difficile et dangereuse.

Quand enfin il eut pris toutes les mesures que lui prescrivait la prudence, il fit appeler Sans-Nez et Tomaho : dans un long entretien, il leur fit raconter de nouveau leur expédition nocturne, leur demanda force détails sur la situation des trappeurs qui se trouvaient au delà du précipice, et il estima en fin de compte que le nombre des bandits commandés par John Huggs devait être considérable.

Cet entretien n'était pas achevé, quand Touchard, après trois heures d'absence, se représenta devant son chef.

L'intelligent trappeur avait complètement réussi dans sa périlleuse entreprise.

Il fit un rapport parfaitement clair et détaillé sur la position de l'ennemi.

Il énuméra ses forces, détermina l'emplacement de la barrière du chemin creux et de la batterie qui pouvait couvrir de son feu